Domestiques Modernes

Le duc de R...., ex-ambassadeur, ex-sénateur, et, plus heureusement pour lui, grand propriétaire foncier, était assis, après son déjeuner, dans son cabinet de travail, devant son bureau, les yeux plongés dans la lecture d'un rapport sur l'une des entreprises auxquelles il prête son concours pour utiliser ses loisirs. Le duc de R.... est un homme très fin, très expérimenté, très rompu aux affaires, dont on recherche les précieux conseils. C'est en outre, un homme du plus bienveillant esprit et d'une courtoisie à toute épreuve, surtout vis-à-vis de ses inférieurs. Justin, son valet de chambre, entra et déposa quelques brochures devant lui.

Le duc au bout de quelques instants, n'entendant pas Justin s'en aller, releva la tête et le vit tourner sa casquette entre ses doigts, comme un domestique embarrassé, qui désirait évidemment avoir une conversation importante avec son maître et qui ne savait trop par où commencer.

— Vous avez quelque chose à me dire, Justin?

—Oui, monsieur le duc, si c'est un effet de votre bonté.

—Parlez, quoique je sois très occupé en ce moment.

Justin continuait à tourner sa casquette et sa taisait.

Est-ce de votre prochain mariage avec Justine, la femme de chambre de la duchesse, que vous voulez m'entretenir?

—Ce n'est pas précisément de mariage qu'il s'agit, mais c'est un peu à propos de ce mariage que je me décide à faire à monsieur le duc une communication.

— Une communication! cela annonce quelque chose de grave.

—Assez grave, en effet.

Le duc le regarda fixement, et habitué à lire dans la pensée des autres, lui dit:

— Vous venez me demander une augmentation de gages?

—C'est cela même, répondit Justin soulagé d'avoir été deviné.

— Je vous ai pris tout enfant sur ma terre de R...., je vous ai fait élever, je vous ai amené un peu gauche à Paris, mais vous vous êtes formé vite au service, vous êtes intelligent. Je ne suis pas mécontent de vous. Vous avez eu douze cents francs d'abord, vous en avez dix-huit cents aujourd'hui. Je porterai vos gages à deux mille francs: voyez si Mme la duchesse veut faire pour Justine ce que je fais pour vous. La duchesse a sa fortune personnelle...

—Beaucoup plus considérable que celle de monsieur le duc, ajouta Justin.

— C'est vrai, dit le duc, avec un mouvement de surprise.

—Justine est entrée chez madame la duchesse pour lui faire sa réclamation, mais nous sommes loin de compte, monsieur le duc.

—Comment loin de compte! s'écria M. de R.... avec un étonnement plus prononcé.

— Oh! oui, les gages que m'offre monsieur le duc ne sont pas en rapport avec sa fortune, ni avec les règlements de l'Union.

—Ma fortune! l'Union, qu'est-ce que cela veut dire? qu'entendez-vous par l'Union?

— L'association générale des domestiques, monsieur n'en a donc jamais entendu parler? Nous avons eu déjà plusieurs assemblées, nous avons fait venir de Londres un guide, un (leader,) un homme très habile, un orateur qui s'explique en très bon français et qui nous a enseigné nos droits.

—Et vos devoirs, sans doute? dit le duc à moitié étourdi par cette révélation inattendue.

—Et nos devoirs aussi, nous devons à l'Union un shilling, 1 fr. 25, par semaine, comme en Angleterre, pour les frais généraux, et pour les cas où une grève serait nécessaire.

— Ah! c'est différent, dit le duc qui avait repris tout son sang-froid. Je faisais naïvement allusion à vos devoirs envers vos anciens maîtres, la reconnaissance, par exemple, qui a toujours passé pour une vertu.

—La reconnaissance abaisse la fierté de l'homme, monsieur le duc: tout doit se passer rationnellement à notre époque, et si j'osais employer une expression toute récente (contractuellement.)

—Et quel est le contrat que vous avez à me proposer?

—Ce n'est pas moi qui en ai déterminé les conditions, monsieur le duc. (L'Union) ne permettra pas désormais de mode de rétribution "ad libitum".

—Je m'aperçois que vous êtes devenu très instruit, monsieur Justin. L'anglais, le latin ne sont plus pour vous des langues étrangères.

—Monsieur le duc doit être fier de ce progrès, qu'il veut bien remarquer, puisque c'est lui qui m'a fait apprendre à lire, à écrire.

—Et à compter. Vous avez vraiment profité de l'éducation, mais je curieux de savoir quel est au juste ce moyen de rétribution.

—Ah! il est bien simple, un salaire proportionnel, tout bonnement, cinq pour cent sur la fortune du maître dans les grandes maisons. Or, monsieur le duc ayant cent mille francs de revenus en bons biens au soleil, comme son notaire peut en témoigner, et Mme la duchesse en ayant deux cent mille de son chef.

—Cela fait que vous me demandez cinq mille francs de gages par an, et que Justine se hasarde à en demander dix mille à la duchesse.

—Voilà tout, n'est-il pas temps que, sans bouleverser la société de fond en comble, comme le veulent les gens avancés, l'inégalité de condition humaine soit justement adoucie?

—Je vois avec plaisir que vous n'êtes pas encore de ceux qui demandent à retourner de haut en bas l'échelle sociale et que vous n'exigez pas que je devienne votre valet de chambre.

Justin ne prit pas garde au ton railleur du duc et crut qu'il adressait des compliments sincères à l'Union, dont il était membre.

—Oh! nous respectons, s'écria-t-il, les faits accomplis, les positions acquises, tout en essayant d'améliorer notre industrie.

—Ne vous servez pas de ce mot d'industrie, monsieur Justin, on le prend, quelquefois, en mauvaise part: on en fait un ordre, et comme vous avez l'esprit très progressif, vous pourriez être tenté d'y prendre un grade.

—Je voulais dire pour améliorer nos moyens d'existence, reprit Justin un peu déconcerté, mais, après tout, et entre nous, monsieur le duc, ne pourriez-vous pas convenir que vos aïeux ont abusé des miens?

—Vos aïeux, monsieur Justin, répondit le duc quelque peu froissé, étaient de bons et loyaux fermiers, que mes aïeux et moi, ont nourris sur leurs terres durant des siècles, et qui seraient bien étonnés de votre langage.

—Que voulez-vous, c'est le langage du jour. Les temps de sacrifice et d'abnégation sont passés. Chacun ne doit avoir en vue que son bien-être ici-bas. Si vous entendiez notre (leader!)

Le duc avait de la peine à se contenir, mais il ne se départait pas de sa politesse habituelle.

—Fiblissons, dit-il en se levant, je réfléchirai.

Justin allait se retirer sur un geste de son maître, lorsque la duchesse, moins patiente que son mari, entra avec impétuosité dans le cabinet du duc, suivie de Justine, dont le bonnet était hardiment posé sur l'oreille.

—Croirez-vous bien, monsieur, dit la duchesse à demi suffoquée, que cette effrontée de Justine est venue me proposer d'élever ses gages à dix mille francs par an?

—Et qu'avez-vous répondu, chère amie? repartit froidement le duc.

—Je l'ai chassée.

—Monsieur Justin, reprit le duc en se tournant vers son valet de chambre d'un façon significative, les femmes mettent les points sur les "i."

—Vous me chassez aussi, dit Justin.

—Vous savez que je n'aime pas les gros mots, mais vous pouvez suivre Justine, bien digne d'être votre compagne.

Justine s'approcha de Justin et lui dit à l'oreille:

—Préviens le cocher, je vais prévenir la cuisinière; la grève va commencer par nous.

Ils s'en allèrent à reculons, d'un air insolent, et, sur le seuil du cabinet, Justin dit brusquement:

—On fait ce qu'on peut pour prévenir les révolutions, et voilà comment on est reçu.

—C'est trop fort! s'écria le duc, en cherchant vainement à se contenir. La duchesse l'arrêta.

Après la sortie de leurs domestiques, le duc et la duchesse se regardèrent, ayant presque des larmes dans les yeux; ils s'assirent et causèrent longtemps des jours de leurs enfance, où les serviteurs de leur nobles parents faisaient pour ainsi dire partie de la famille... Que les temps étaient changés!...

La journée s'avançait. Vers l'heure du dîner, la duchesse sonna machinalement. Personne ne vint de la maison à son appel, si ce n'est le concierge, resté à son poste, et qui lui apprit que tous les gens avaient déserté.

—Comment allons-nous dîner? s'écria la duchesse.

—Prenez mon bras, lui dit galamment le duc, nous irons dîner en tête-à-tête dans quelque restaurant du boulevard. Il faut s'habituer à tout.

—Mais, ce soir, reprit la duchesse un moment abattue, comment me passer des soins de ma femme de chambre!...

—Je vous demanderai la permission de la remplacer, répliqua le duc, et il lui serra tendrement la main. Ils sortirent à pied, et je les rencontrai au restaurant. C'est ce qui fait que j'ai su cette histoire un des premiers

UN TYPE DISPARU.

Un type vraiment caractéristique et qui eut son heure de célébrité, vient de s'éteindre misérablement sur un lit d'hôpital, en Italie. Nous parlons du général Mannaggia La Rocca, qui était un simple chiffonnier.

Les derniers jours de carnaval, alors qu'il y avait encore un carnaval à Rome, le général faisait son apparition au Corso à la tête d'une calvacade, composée également de chiffonniers. Coiffé d'un immense chapeau à panache, la poitrine constellée, des épaulettes formées de pieds de salade d'où pendaient des décorations, il brandissait une redoutable épée, longue de deux mètres, et, suivi de son état major aussi chamarré que lui, traversait la foule, suscitant des quolibets et s'exposant stoïquement aux bouquets et trognons qui pleuvaient dru sur son fantastique couvre chef.

Le carnaval romain, sans son général, eût perdu un de ses numéros les plus humoristiques; c'était pour ainsi dire le clou principal des divertissements et une nécessité pour les Romains.

Nous avons dit que l'inénarrable chiffonnier eut son heure de célébrité. Ce fut le duelliste français, M. Thomeguex, qui en fit les frais.

A la suite d'une polémique suivie d'un duel, un défi fut envoyé de Rome par télégramme à M. Thomeguex. Il était signé: général Mannaggia La Rocca. M. Thomeguex qui sans doute avait entendu parler d'un général italien de ce nom, mais authentique celui là, releva le gant et annonça, non moins télégraphiquement, qu'il était prêt à partir avec ses témoins. Ce télégramme souleva à Rome un immense éclat de rire, qui devint inextinguible quand on sut que Mannaggia en personne, instruit de l'affaire, voulait la prendre au sérieux. On s'en tenait les côtes.

L'aimable farceur, auteur de la dépêche à M. Thomeguex, fut un rédacteur de la *Tribuna*, M. Rubichi, mort depuis un an.

Aujourd'hui, en annonçant la disparition de la scène de ce monde du général Mannaggia La Rocca, les journaux de Rome n'ont pas oublié de rappeler ce moment triomphant de l'héroïque chiffonnier.

HOSTETTER'S CELEBRATED STOMACH BITTERS

Si vous voulez vous débarrasser de la dyspepsie ou de n'importe quel mal à l'estomac, prenez le Bitter. Il guérit aussi l'Indigestion, la Constipation et les Désordres du Foie et des Reins, et l'a fait depuis cinquante ans. Essayez-le.

LE CATECHISME DU Combat.

Il sont intéressants à méditer, les principes que, dans son "instruction pour le combat des trois armes", publiée par ordre du ministère de la guerre en Russie, le célèbre général slave Dragomiroff s'efforce d'enseigner au soldat. On nous saura gré d'en donner ici une traduction fidèle:

1. Sauve ton camarade au prix même de ta mort.

2. Porte-toi en avant, bien que les autres soient restés sur le terrain.

3 Ne crains pas la mort, et malgré toutes les difficultés, tu seras vainqueur.

4 Si tu souffres, l'ennemi souffre aussi et peut-être plus que toi: tu ne vois que ta peine, tu ne vois pas celle de l'ennemi, mais elle existe certainement. Aussi, jamais de découragement, mais toujours de l'audace et de l'obstination.

5 Dans la défensive, il faut frapper et ne pas se contenter de parer. Le meilleur procédé pour se défendre, c'est d'attaquer soi-même.

6. Au combat, celui-là est vainqueur qui est le plus obstiné et le plus audacieux et non celui qui est le plus fort ou le plus habile. La victoire ne se décide pas d'un seul coup: l'ennemi est aussi résistant. Parfois elle ne se décide pas après deux ou trois attaques, alors il faut recommencer une quatrième fois et plus, jusqu'à ce qu'on arrive à ses fins.

7. Les dispositions plus ou moins habiles permettent d'atteindre le but avec moins de pertes, mais elles ne font que permettre; celui là seul atteint son but qui est résolu à périr plutôt que de ne pas y arriver.

8. Quels que soient les obstacles que l'on rencontre sur sa route, il faut seulement penser au moyen de les franchir et non pas se dire que l'affaire va mal.

9. Dans une vraie troupe, il n'y a ni flancs, ni derrières; mais toujours un front qui fait face à l'ennemi.

10. L'ennemi se présente-t-il à l'improviste, n'oublions pas qu'on peut le repousser par le feu ou à la baïonnette. Le choix n'est pas difficile et la formation secondaire: si l'ennemi est proche, toujours à la baïonnette; s'il est encore éloigné, d'abord le feu, puis la baïonnette.

11. Il n'est pas de situation d'où l'on ne puisse se tirer avec honneur.

12. Au feu, il n'y a pas de relève. Une fois au combat, tu y resteras jusqu'à la fin; tu pourras être soutenu, jamais relevé.

13. Pendant le combat, porte secours à ceux qui se battent; l'ennemi, une fois battu, pense aux blessés. Celui qui s'occupe d'eux pendant la bataille et quitte le rang est un lâche et une canaille, ce n'est pas un homme de cœur. Ce ne sont pas ses camarades qui lui sont chers, c'est sa propre peau. Il y a toujours des détachements spéciaux pour ramasser les blessés.

14. Si tu es chef, ne te mêle pas des affaires de ton subordonné, quand tu vois qu'il les conduit avec bon sens; au combat, on a assez des siennes Celui qui s'occupe de ce que les autres doivent faire oublie ce qui le regarde. Chaque grade doit avoir sa sphère d'indépendance et sa sphère de responsabilité: si on n'accepte pas la première, on détruit la seconde. Mais tout chef doit veiller à ce que chacun fasse son affaire et ne pas lâcher la bride.

FISCHER EMERSON PIANOS À L'ABRI DE L'HUMIDITE. SON DOUX. DURABLES.

Le meilleur pour le montant, en Amérique, Europe, Asie, Afrique.

Aussi agent des Steinway Knabe, Sohmer Mehlin, Shoninger.

Les prix les plus bas. Conditions les plus faciles. GRUNEWALD 735 Rue du Canal.

Venez voir l'APOLLO. Le meilleur instrument du monde qui s'adapte d'un piano et en joue.

UN LONG SOMMEIL.

Il y a en France, dans le département de l'Aisne, près de Saint-Quentin, la dormeuse de Thenelles, dont le sommeil, probablement cataleptique, n'a pas été interrompu depuis de longues années.

L'hôpital de Binghamton, New York, avait de son côté, depuis deux ans, un malade dont le cas était des plus étranges: Michael Doran y était entré parce qu'il était pris sans cesse d'un besoin insurmontable de dormir; c'était sa seule maladie.

Les médecins n'ont pu trouver aucun remède. Dans le principe, Doran se réveillait de temps à autre; mais, à la fin, il est tombé dans un profond sommeil qui a duré deux ans. Il se retournait parfois pour changer de position dans son lit, c'est le seul signe de vie qu'il ait donné dans cette période.

Il y a quelque temps, les gardes-malades ont remarqué un mouvement des paupières chez Doran; ce fait s'est renouvelé pendant plusieurs jours. On ne l'avait nourri qu'avec des aliments liquides qu'on lui introduisait dans l'œsophage avec un tube. Or, au moment où un boulanger passait dans la cour avec sa voiture pleine de pains, Doran se leva subitement sur son séant et murmura: "Du pain!" C'est le seul mot qu'il eût prononcé depuis deux ans.

On lui a donné un morceau de pain; il l'a mangé avec appétit. Depuis lors, sa santé n'a fait que s'améliorer et il est ajourd'hui entièrement guéri.

Avez-vous une bouteille de l'antiseptique du Dr Tichenor? Si oui, ne la jetez pas. Servez-vous en pour une blessure ou des.... coliques.

Mort du révérend Perkins.

Presse Associée.—

Louisville, Ky., 6 juillet—Le révérend docteur E. T. Perkins, recteur de l'église épiscopale St Paul, est mort aujourd'hui.

Il était né à Richmond, Virginie, le 5 octobre 1872.

Le grand-père du docteur Perkins était colonel dans l'armée continentale et Richard Henry Lee, son grand-oncle, fut un des signataires de la déclaration d'indépendance.

Le docteur Perkins était le fils de George Perkins, un riche négociant et planteur de Richmond, Virginie. Il fit ses études à l'école épiscopale supérieure d'Alexandria et prit ensuite ses grades au séminaire théologique de la Virginie.

Il avait été ordonné diacre à l'âge de vingt-quatre ans et promu à la prêtrise un an plus tard. Son premier pastorat fut à Parkersburg, Virginie.

Quand la guerre civile éclata le docteur Perkins, vrai type du pasteur virginien, se rangea du côté du sud et devia chapelain de l'armée de Lee.

Perte d'un steamboat.

Presse Associée.—

Memphis, Tennessee, 6 juillet—Une dépêche de Devall's Bluff, Arkansas, annonce que le vapeur Orlando, de la White River Packet Company, de Memphis, a coulé ce matin dans la rivière White, à vingt milles au-dessous de Des Arcs. L'eau est sur le pont principal et la cargaison du bâtiment est brisée. Il n'y a pas eu d'accident de personne. La cause de cet accident est inconnue. On suppose que le steamboat a heurté un tronc d'arbre flottant.

—o:—

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

VAPEURS.

Mandeville, Lewisburg et Madisonville.

STEAMER NEW CAMELIA

Commençant le 15 avril 1901.

Partira de MILNEBURG à l'arrivée des trains du Dépôt Pontchartrain, à la tête de la rue Champs-Elysées:

Tous les jours (excepté les mercredis et les dimanches) à l'arrivée du train de 4 heures p. m.

Au retour, quittera Madisonville tous les jours à 5 heures A. M.

L'eau et le temps le permettant.

EXCURSIONS.

Mandeville, Lewisburg, Madisonville et Old Landing, les dimanches et mercredis à l'arrivée du train de 8 h. A. M.

Fret reçu tous les jours à la gare du chemin de fer Louisville & Nashville, à la tête de la rue Gravier.

W. C. COYLE & CIE., Agents.
No 323 rue Carondelet, coin Union.
14 avril—

LIGNE FRANÇAISE.
COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE.

Ligne directe au Hâvre, Paris (France).

Partant tous les jeudis, à 10 h. A. M.
Du quai No 42, North River, pied de la rue Morton.

LA NORMANDIE, 11 juillet.

Agence Générale 32, Broadway, New York
FRANK J. ORFILA,
Agent général du Sud.
213 rue Carondelet, Nouvelle-Orléans, Lne
PREVOST & BUISSON, Agents,
722 rue Commune.

1er fév—1 an

CROMWELL Steamship Co.

POUR NEW YORK DIRECTEMENT.
STEAMERS.
JOMUS..... Mercredi, 10 juillet.
LOUISIANA..... Mercredi, 17 juillet.
PROTEUS..... Mercredi, 24 juillet.

Partiront de leur quai à 9 a. m. du pied de la rue Toulouse.

Fret assuré sous police ouverte de la Cromwell Steamship Company à $1,100 pour cent pour New York.

Taux et connaissements directs demandés pour tous les points de la Nouvelle-Angleterre et de l'étranger.

Les passagers pour passagers ne peuvent être surpassés.

Aucun fret reçu sans ordre.

Pour fret ou passage s'adresser à
GEO. E. LEVERICH, Agent.
15sept— No 518 rue Carondelet.

On se sent Abruti

C'est un genre de mal de tête horrible. Il y en a beaucoup d'autres qui torturent ou stupéfient. Les maux de tête appartiennent au passé maintenant que nous avons les Gessler's Magic Headache Wafers.

Si vous fumez, buvez, mangez ou travaillez trop, ou veillez trop, ou si vous vous levez trop tôt et avez mal à la tête pour une raison quelconque, vous pouvez le faire disparaître en 20 minutes avec les

GESSLER'S MAGIC HEADACHE WAFERS

Si vous en prenez une après avoir beaucoup bu ou mangé au moment de vous mettre au lit, vous vous lèverez le lendemain matin avec les nerfs bien reposés et l'esprit lucide.

Club Calumet, Milwaukee, Wis., 23 Fév. 1900.

M. Max Gessler, Ph. C., Milwaukee, Wis.

Cher Monsieur: Vos Magic Headache Wafers sont une nécessité absolue pour nous ceux qui, par choix ou nécessité, sont à un Hiver en pleine moudine. Depuis que j'ai fait usage de votre remède, je n'ai jamais mal à la tête, en dépit des discours à des heures avancées et autres circonstances qui le circonvoquent généralement. Je n'aperçois qu'un grand nombre de membres des clubs sont toujours pourvus de votre remède magique qui est certainement bien nommé. Bien à vous, P. HUMMEL.

Ne contiennent aucune substance nuisible. Positivement salutaires aux nerfs et au système. En vente chez tous les pharmaciens: 10c. et 25c. la boîte (quatre fois plus dans les boîtes à 25c.) Les véritables sont mises en tablettes seulement. Evitez les poudres en cachets; ceux-ci faits de sédé, s'ouvrent, la poudre devient humide et véreuse et par conséquent gâtée. Les Gessler's Magic Headache Wafers guériront en 20 minutes sinon renvoyez la boîte entamée au pharmacien qui vous rendra l'argent.

EMPOCHEZ-EN UNE BOITE.

LE NOUVEL ANNUAIRE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS, DE SOARDS, 1901,

Qui vient de paraître est reconnu le meilleur que l'on ait jamais publié de cette Ville.—Un aide incomparable dans les affaires.—Faites-en prendre un tout de suite.

Procurez-vous aussi l'ANNUAIRE COMMERCIAL et le LIVRE DE L'ELITE DE LA SOCIÉTÉ

Annuaire de la Ville, $6.00. Annuaire Commercial, $1,00, Livre de l'Elite $5.00.

SOARDS' DIRECTORY CO. LTD., EDITEURS.

L. SOARDS, Près. et Gérant.—W. L. SOARDS, Vice-Prés. et Trésorier.
446 Place Commerciale, coin de la rue Camp.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

35 Commencé le 11 Novembre 1900

LA TÉNÉBREUSE

PAR GEORGES OHNET.

PREMIÈRE PARTIE

VIII

Suite.

—Inconnu. Première apparition. Ça se dit comte. Un rastaquouère plus que probablement. Joli garçon. Je n'ai fait que l'apercevoir de loin.

—Et la sœur?

—Femme superbe! Une blonde avec des bandeaux à la vierge.

—Elle est facile à reconnaître. Elle est à mi-chemin d'Ars aux bois de Bossicant. On la désigne sous le nom de Villa de la Cavée. Il est impossible de s'y tromper. Elle est isolée sur la côte.....

— Je serai, demain, installé à sa porte.

—Et comment?

—C'est mon affaire. Vous verrez comment on s'y prend pour surveiller les gens sans en avoir l'air.

—Mais il n'y a pas une habitation à un kilomètre à la ronde.

— Ça n'empêchera rien. Comment vit la dame en question?

—Très retirée. Elle ne sort que pour se promener dans les bois. Jusqu'à ces jours derniers, seule, ou avec son frère, maintenant avec mon maître.

—Ça chauffe, alors?

—Ça flambe, même!

—Bon!

—Et qu'est-ce que vous pensez qu'il faut faire en ce qui concerne M. Marcel?

—Rien.

—Ne pas le prévenir?

—Sous aucun prétexte. Quel danger court il? Je vais veiller sur lui, au dehors. Vous ouvrirez l'œil, à l'intérieur. On n'a réellement point intérêt à le menacer. Si, comme c'est probable, car c'est la tactique ordinaire, on lui a détaché une jolie femme pour tâcher de l'amadouer, tout ce qu'il risque c'est de s'échauffer pour une coquine. On lui donnerait le bon Dieu sans confession. En grand deuil et des airs de "Mignon" regrettant sa patrie.... Qu'est-ce qu'elle peut bien venir tenter ici?

—Nous allons tirer ça au clair, si c'est possible!

—Moi, vous comprenez, je ne puis rien faire. On me connaît. Je suis brûlé. Au premier pas, à la première manifestation, c'est comme si je disais à ces gens là: attention, je vous surveille. Ils se mettent en défense et adieu! J'ai déjà risqué une connaissance assez hasardeuse de la maison où ils habitent et de ses alentours. Mais je ne peux pas commencer sans risquer de me faire pincer par M. Marcel, et, s'il m'interroge, qu'est-ce que je peux lui répondre? L'avertir de ce qui se manigance autour de lui, c'est couper court à l'intrigue qui se prépare, peut-être, et qui va nous donner l'occasion de mettre la main sur les brigands que nous cherchons. Et ne pas l'avertir, c'est l'exposer à de bien grands périls! Je roule toutes ces idées là dans ma tête, depuis quelques jours, et plus je réfléchis, plus je suis hésitant. Aussi j'avais hâte de vous voir arriver. Vous allez me donner un conseil d'abord, et ensuite aviser aux moyens de défendre M. Marcel, s'il vient à être menacé.

—Procédons par ordre. Où se trouve située la maison que ces gens-là habitent?

Sera-ce la première fois que cela lui arrivera? Vous ne le pensez pas. Ni moi non plus. Il n'en mourra pas pour avoir marivaudé avec la gaillarde que vous m'avez dépeinte. Et nous, pendant ce temps-là, nous allons tendre quelques chausse trapes pour tâcher de prendre nos flibustiers. Ce n'est pas la même femme qui venait à Vauves, vous en êtes sûr?

Elle n'a pas la même voix, ni le même accent. Mais peut-on être sûr de quelque chose, avec des gens de cette force là! Quant à l'homme, je réponds que ce n'est pas lui. Je l'ai entrevu, l'homme de Vauves. Il avait la tête de plus que le criquet italien. Et son parler était bien particulier.... Oh! celui qui a tué mon général, je le reconnaîtrais tout de suite! Et si jamais il me tombe sous la main!

Il serrait les poings en parlant ainsi et ses yeux s'enfonçaient sous ses sourcils. Laforêt le calma d'un geste:

—Pas de colère! Avant tout, dans l'affaire qui nous occupe, il faut savoir résister à un premier mouvement. Supposons que vous vous trouviez brusquement en face de cet homme, que feriez-vous?

—Je lui sauterais à la gorge, et il ne s'échapperait pas, j'en jure Dieu!

—Sottise! il faudrait affecter de ne pas le reconnaître. Le suivre, savoir où il gîte, et le

ments, ma petite maison d'Annecy.

—Si j'étais riche, mon cher Villeroy, je vous viendrais en aide. Mais c'est au dessus de mes moyens. Quand j'aurai remboursé, il nous restera tout juste à Guionnet et à moi, nos yeux pour pleurer.

Au moment de se séparer, elle prit les mains de Villeroy et les tenant dans les siennes, elle lui versa ce baume réconfortant:

— Rappelez-vous que, quoi qu'il arrive, nous sommes vos amis et que, tant que nous serons de ce monde, il y aura toujours dans notre maison un morceau de pain pour vous et votre famille.

Ils s'en allèrent, chacun de son côté, réconfortés, attendris, un peu moins accablés maintenant que, de nouveau, ils pouvaient compter les uns sur les autres.

Estelle et Ninette furent heureuses de le savoir. Ce soir-là, la joie de cette réconciliation leur fut salutaire et suffit à écarter d'elles le spectre redoutable de la saisie que le syndic avait agité devant Villeroy.

Mais ce n'était qu'une trêve.

Trois jours plus tard, l'agréé à qui, sur le conseil d'un camarade, Villeroy avait confié sa défense, lui apprit que poussé par les créanciers de la faillite, le syndic activait les procédures qu'il avait engagées contre les récalcitrants.

Puis, Villeroy fut averti qu'en ce qui le concernait, les plaidoiries avaient été fixées à quinzaine. L'agréé demandait, avant de plaider, une provision.

—Autant chercher de l'eau dans un torrent desséché. Les Villeroy vivaient au jour le jour. L'argent qui entrait chez eux suffisait à peine à leurs besoins. Il fut impossible à Villeroy de satisfaire l'agréé et celui-ci rendit le dossier à son client en lui faisant remarquer qu'il ne lui causait aucun dommage, une condamnation étant inévitable.

En le congédiant, il lui conseilla de se laisser condamner par défaut. Villeroy, ne pouvant mieux faire, s'y résigna.

Du côté d'Annecy, les choses n'allaient pas mieux. Le notaire avait écrit lettres sur lettres pour signaler le péril qu'il était impuissant à conjurer et qui résultait du retard apporté par Villeroy dans le paiement des intérêts de la dette contractée sur ses biens. Le prêteur ne voulait rien entendre et menaçait de les saisir.

Par surcroît d'infortune, l'époque du terme approchait et il était évident qu'on ne pourrait le payer. Le propriétaire consentirait-il à attendre?

Ce fut alors pour Ninette et ses parents des jours de détresse et d'agonie, auxquels seules les occupations personnelles de chacun d'eux apportaient un peu de diversion. Ninette au Conservatoire, Villeroy à son ministère, Estelle dans sa maison qu'elle ne dirigeait plus que par la force de l'habitude essayaient d'oublier leur infortune.

Mais lorsque, le soir venu, ils se retrouvaient, ils en étaient obsédés de nouveau, tantôt par l'effet même de leurs réflexions et de leurs entretiens, tantôt parce que quelque feuille de papier timbré déposée chez le concierge et qui leur mettait au front le rouge de la honte, venait leur rappeler le danger qu'ils auraient voulu ne pas voir et qui leur crevait les yeux.

A continuer.

C'est votre faute si vous vous servez des liniments ou des substances grasses d'autrefois qui vous tachent les vêtements et vous offusquent l'odorat, quant vous pouvez faire usage d'un liquide agréable et qui ne tache pas, l'Antiseptique du Dr Tichenor qui guérit les coupures, soulage les brûlures, etc., plus promptement et avec moins de souffrance que tout autre chose. 50c seulement chez les pharmaciens qui aiment à le vendre.

Incendie considérable.

Presse Associée.—

Wilbur, Wash., 6 juillet—Un des incendies les plus désastreux qui aient jamais eu lieu à Wilbur a détruit deux îlots et continue ses ravages.

Les principales pertes jusqu'ici sont celles de M. E. et E. T. Hayes, $100,000; J. H. Lebertson, $4,500; l'hôtel C. M. Carpenter, $600.